

très complexe. Je ne vois que les poètes de la pléiade attique pour sertir des gemmes d'un aussi bel orient. En France, un Théophile Gauthier, un André Chénier, un Théodore de Banville n'eussent pas mieux fait.

Finissons d'un trait :

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et
[tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans en- [tel.dre
Le murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
"Quelle est donc cette femme?" et ne com- [prendra pas!

Les deux tercets qui précèdent, comme forme et comme valeur, sont frères jumeaux. J'entends par là qu'ils ont en commun chacun un défaut et deux excellentes qualités : tous deux débutent par un vers quelconque, plutôt faible ; tous deux se rachètent par après dans deux vers d'une richesse d'harmonie presque incomparable. Est-il rien de plus beau que ce vers de la fin, qui résume en une ligne gracieuse et souple le sentiment de tristesse dont ce petit poème est tout au long parfumé ?

"Quelle est donc cette femme" et ne com- [prendra pas.

Ces vers ont eu le don de sans cesse m'obséder. Leur harmonie cadencée me poursuit le jour et me poursuit la nuit. J'ai essayé de définir en quelques mots le charme et la grâce qui s'en dégagent. Je suis loin d'avoir réussi. J'ai dû me contenter d'ébaucher, comme en un léger pastel, une faible appréciation d'un chef-d'œuvre qui renferme tout un monde de grâce et d'aisance ailée. Cette figurine au coloris si finement brossé, c'est une esquisse à la Fragonard, à la Chardin, et il faudrait toute la science d'un habile critique d'art pour préciser exactement ce qui en fait le mérite. Souvenez-vous de ce que Paul de Saint-Victor a dit de Fragonard :

La touche de Fragonard rappelle ces accents qui, dans certaines langues, donnent à des mots muets un son mélodieux. Ces figures à peine indiquées vivent, respirent, sourient et enchantent.

C'est au sujet d'un portrait de femme, mystérieux et charmant, que les lignes ci-dessus furent écrites. Je crois qu'elles rendent admirablement l'exquise beauté du sonnet d'Arvers.

FRED. GELINAS.

John Ruskin

(UN GRAND IDEALISTE)

Ce titre Michelet et Tolstoï l'ont porté avec gloire, et... avec mérite, car ce sont de nobles bienfaiteurs envers notre pauvre humanité ; pourtant j'ose affirmer, que si leur génie était plus mâle et plus fécond ni l'un ni l'autre eurent une si belle conception de la vie comme John Ruskin. Il aurait pu prendre pour devise, cette pensée : "Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer," car toujours, prêchait-il, l'oubli de ces choses terrestres qui rendent le monde mesquin et hypocrite, qui étouffent nos facultés intellectuelles, et coupent les ailes à l'imagination. Tels sont, le gain sordide, l'amour de l'or en un mot, l'ambition des grands, etc. Il eut voulu rendre nos relations sociales plus généreuses et plus désintéressées et surtout nous faire aimer le beau dans l'art et dans la nature. Il se voua cœur et âme à ce but.

Parlons encore de sa vie, existence si laborieuse et si paisible. John Ruskin naquit en 1819, de parents écossais, son enfance et sa première jeunesse ne furent signalées d'aucun événement remarquable, et sa vocation se déclara seulement lors de son premier voyage en Suisse, où il commença cette série de dessins exquis, d'après nature qui forme une collection justement admirée, tant par la justesse minutieuse de l'exécution que par la beauté des formes. Néanmoins, Ruskin n'était point destiné à devenir un grand peintre, ce fut dans la critique de l'art, qu'il exerça une si profonde influence sur les hommes de son temps, et bien qu'il ait abordé les plus sérieux problèmes, ses livres peuvent être compris et appréciés par tous ceux qui ont le sens du beau, même sans en avoir la théorie. Dans "Modern Painters" (commencé lorsque l'auteur avait 20 ans et achevé quand il était bien avancé dans la cinquantaine) il démontre que la Renaissance des Arts, quoique très fertile en œuvres immortelles, n'avait rien absolument à offrir en fait de paysages. "La nature, dit-il, ne fut vraiment comprise qu'au IX^{ème} siècle, et Turnor est le seul paysagiste qui ait su représen-

ter sur la toile, les divers éléments de l'atmosphère et de la mer "Modern Painters" est en réalité, la réhabilitation d'un génie méconnu (Turnor).

"Seven Lamps of Architecture" explique l'idéal de Ruskin dans le genre sculptural. Mais l'âme vaste et généreuse de l'auteur ne se borna pas seulement à l'appréciation des beaux-arts, et nous arrivons maintenant à la grande préoccupation de sa vie ; de révéler à la femme sa vraie vocation qui consiste à réaliser et à purifier tout ce qui l'entoure, d'être la compagne intelligente et éclairée de son époux, l'ange gardien du monde, enfin.

C'était une véritable régénération de la femme que l'auteur se proposait dans son exquis "Sesame and Lilies" (qui devrait faire part de la bibliothèque de toute jeune fille) dans "Queen of the Air" "A Crown of Wild Olives", etc., etc.

Entr'autres pensées de ce grand philosophe, relevons celle-ci au chapitre, intitulé, Les Sexes :

"Chaque sexe possède ce que l'autre n'a pas ; chaque sexe complète et se complète l'un par l'autre, et le bonheur et la perfection des deux consistent en ce que l'un reçoive ce que l'autre seul peut donner."

Ruskin mit son plan d'éducation en exécution dans plusieurs pensionnats qu'il surveillait en personne, et les conseils qu'il adressait aux jeunes filles, sous sa protection sont d'une élévation d'âme, d'une pureté de sentiments, d'une largeur d'idées, qu'on ne s'attendrait guère à trouver en ce matérialiste de notre siècle.

Ruskin passa les dernières années de sa vie dans la belle propriété qu'il s'était bâtie sur le lac de Coniston (en Westmoreland, surnommé, The Lac Country) Sa fille d'adoption demeurait avec lui, sinon sa vieillesse eut été bien solitaire, car, par une étrange ironie du sort, sa vie conjugale ne lui apporta que tristesses, et désillusions ; sa femme le quitta (plus tard elle épousa le fameux peintre Millais) et il n'eut point d'enfants. Il s'éteignit à Coniston au mois de janvier 1899, mais son nom ne finira pas avec lui, et je suis persuadée que l'influence ennobliissante de ses écrits, se fera ressentir dans les générations futures, qui verront peut-être l'idéal du grand penseur se réaliser sur terre.

CHRISTINE DE LINDEN.